3 1761 08265688 5

Robyn, Jean
Je ne tuerai point!

PQ
2388
R275J4

JEAN ROBYN

# JE NE TUERAI POINT !

Pour faire réfléchir...

Prix : 8 FRANCS.

PQ
2388
R275J4

# *AVERTISSEMENT*

*Ceci pourrait être inséré dans les programmes ou, à défaut, être lu préalablement à la représentation de la pièce.*

---

*Les problèmes posés par la guerre sont de nature si complexes, qu'il n'est peut-être pas superflu de donner au lecteur (ou auditeur) le présent avertissement concernant la thèse développée dans cette pièce.*

*Emu et révolté, comme tout être de cœur et capable de réflexion, des horreurs sans nom engendrées par ce monstre hideux, cette hydre malfaisante qu'on nomme la « Guerre », l'auteur a voulu, dans la mesure de ses moyens, participer au grand élan qui se dessine vers* la libération humaine par la pacification des peuples.

*Hélas ! ce rêve caressé par tant de nobles cœurs, quels obstacles entravent donc sa réalisation ?*

*Ils sont nombreux, mais le principal réside, à notre avis, après les dures expériences que nous venons de subir, dans l'inefficacité avérée de l'emploi de la Force et de la Violence. Pourquoi, dès lors, puisqu'aussi bien les Gouvernements sont impuissants à assurer la Paix, les Peuples eux-mêmes n'en prendraient-ils pas l'initiative et la ferme résolution ?*

*Le titre suffisamment suggestif de la présente pièce, en s'adressant spécialement à l'avant-garde des hommes*

*qui œuvrent pour un meilleur devenir, leur indique un moyen qui, généralisé, en finirait à jamais avec toutes les luttes fratricides qui sont la honte de l'humanité !*

*Puisse ce modeste ouvrage contribuer à orienter les hommes dans la voie nouvelle, et les acheminer enfin sur la route féconde de l'Idéal fraternel de la Paix, par la Justice sociale !*

*J. R.*

---

## PERSONNAGES :

### Hommes

Jean LIBER, 19 ans.
Jacques LIBER, 30 ans (ancien combattant).
Louis LIBER, 60 ans, le père (infirme).
Marcel VERMAIRE, 30 ans (ancien combattant).

### Femmes

Charlotte LIBER, 55 ans (la mère).
Elise LIBER, 21 ans (infirmière).
Yvonne LIBER, 12 ans.

Hommes et femmes du peuple.

---

# Je ne tuerai point !

## SCÈNE PREMIÈRE

Un intérieur modeste. Porte au fond et une sur le côté. Fenêtres donnant sur rue. Aux murs, des tableaux et gravures représentant des scènes humanitaires et antimilitaristes.

LA MERE LIBER, *seule.*
*(Elle est assise dans un fauteuil.)*

MERE LIBER, *songeuse.* — Ah! la vie est pénible pour les travailleurs... Aux luttes incessantes à soutenir chaque jour pour leur existence, vient encore s'ajouter l'angoisse des conflits sanglants et fratricides... Nous venons à peine de sortir des horreurs de la dernière guerre, la plus formidable de l'histoire de l'humanité, que déjà des bruits alarmants surgissent d'une nouvelle conflagration possible... Je frémis à l'idée qu'une chose pareille puisse encore se répéter... Mais non, je m'affole, il n'est pas possible que les hommes soient devenus complètement fous... *(Elle se lève)* Et pourtant...

## SCENE II

LA MERE LIBER, LA FILLETTE YVONNE
*(Yvonne entre joyeuse et embrasse sa maman.)*

YVONNE. — Bonjour, maman!

MERE LIBER, *rendant les baisers.* — Bonjour, ma chère enfant!

YVONNE. — Maman, c'est-il vrai que nous allons avoir une nouvelle guerre? On en parle à l'école.

MERE LIBER. — Mais... je ne sais pas moi... Il y a bien des bruits qui circulent... mais...

YVONNE. — J'ai bien peur que ce soit vrai...

MERE LIBER. — Ne nous effrayons pas trop vite, mon enfant. J'espère bien que, pour le bonheur de tous, personne ne voudrait tenter encore une semblable aventure...

YVONNE. — Mais c'est bien simple, hein maman ! Pour ne pas avoir la guerre, les hommes n'ont qu'à pas la faire...

MERE LIBER, *interdite*. — Oui... oui...

YVONNE. — Et puis aussi, ils n'ont pas besoin de fabriquer des canons et des fusils...

MERE LIBER. — C'est certain...

YVONNE. — Dis m'man, qui est-ce qui fait faire les guerres ?

MERE LIBER. — Ah ! ma petite, tu veux tout savoir... Autrefois, c'étaient les grands guerriers, les seigneurs... De nos jours, ce sont les puissants de la terre, les capitalistes, les banquiers, tous ceux à qui les guerres profitent...

YVONNE. — Alors, pourquoi qu'ils se battent pas entre eux ?

MERE LIBER. — Mais... où vas-tu chercher toutes ces idées ?..

YVONNE. — Dans ma caboche, tiens !..

MERE LIBER. — Ecoute, Yvonne, ces choses

graves ne sont pas encore de ton âge, tu ferais bien de ne plus y penser...

YVONNE, *peu résolue*. — Je... tâcherai, maman.

MERE LIBER. — A la bonne heure ! Que l'étude et les jeux soient pour le moment tes seules préoccupations... *(Elle l'embrasse.)*

YVONNE, *regardant la pendule*. — Papa va bientôt rentrer, puis-je aller à sa rencontre, il marche si péniblement depuis son accident !

MERE LIBER. — Pauvre homme ! Si la guerre l'a épargné, il paye son tribut au travail. Cette chute d'un échafaudage le laissera probablement infirme pour le restant de ses jours.

YVONNE. — Mais il guérira peut-être...

MERE LIBER. — Hélas ! je crains bien que non. Aussi ne saura-t-il plus reprendre son métier et se trouvera-t-il réduit à se contenter de sa place de surveillant, si toutefois son état ne s'aggrave pas...

YVONNE. — Mais tu parles à nouveau de choses tristes et graves, maman, et tu voudrais que je n'y pense pas ?..

MERE LIBER. — Tu as raison, petite, je suis folle... Va à la rencontre de papa.

YVONNE. — J'y cours ! *(Elle sort.)*

## SCENE III

### LA MERE LIBER, *seule*.

MERE LIBER. — Cette enfant m'inquiète... Elle vous a des réparties qui vous laissent perplexes... Elevée à la rude vie des travailleurs, son cerveau, tout jeune encore, a reçu l'empreinte des grands événements douloureux des années de guerre... Il faudra surveiller ça...

## SCENE IV

### LA MERE, LE PERE ET YVONNE

YVONNE. — Nous voilà arrivés, papa ! Tu vas pouvoir te reposer dans ton bon fauteuil. *(Elle avance le fauteuil.)*

PERE LIBER. — Merci, ma petite, le repos me fera du bien, car je me suis un peu surmené.

MERE LIBER. — Tu as encore fait des imprudences ?..

PERE LIBER. — Que veux-tu, femme, sur les travaux on ne pense plus à son mal, ce n'est qu'après qu'on s'en ressent.

MERE LIBER. — Toujours le même. *(Avec vivacité.)* A propos, Louis, tu es au courant des bruits sinistres de guerre qui se répandent à nouveau ?

PERE LIBER. — Tiens, comment le sais-tu ?

MERE LIBER. — Par une voisine qui prétend l'avoir lu dans les journaux.

PERE LIBER, *avec un geste las.* — En effet, il en est malheureusement question...

MERE LIBER. — Ce serait donc sérieux ?

PERE LIBER. — Pour le moment, l'inquiétude règne, mais il faudra attendre les événements pour être fixé. *(S'animant.)* Ah ! mais qu'ils prennent garde Messieurs les fauteurs de troubles ! On ne recommence pas impunément les jeux de massacres comme ceux que nous avons vécus... Qu'ils ne s'illusionnent pas... la génération actuelle a évolué, les idées ne sont plus les mêmes, et la foule innombrable des exploités et des spoliés n'est plus encline, à mon avis, de continuer à se laisser mener

aveuglément aux abattoirs pour le seul profit de quelques jouisseurs... Qui sème le vent, récolte la tempête, et celle-ci, en l'occurence, se muera inévitablement en la révolution sociale !

YVONNE. *qui avait écouté attentivement.* — La révolution sociale, qu'est-ce que c'est, papa ?

MERE LIBER. *interrompant.* — Eh bien ! Yvonne, tu oublies ce que je t'ai dit tantôt, n'est-ce pas ?

YVONNE. *un peu penaude.* — Oui, maman, mais... je voulais savoir...

PERE LIBER. — La révolution sociale...

MERE LIBER, *coupant.* — Louis, je t'en prie, ce n'est pas de son âge, voyons...

PERE LIBER. — Au fait, mère a raison... Ma petite Yvonne, je t'expliquerai cela un jour, quand tu seras à même de comprendre la chose dans toute sa vaste signification. En attendant, tu serais bien gentille si tu voulais aller chercher ta sœur Elise, afin qu'elle puisse me renouveler mon pansement, cela me soulagera un peu.

YVONNE. — J'y vole ! papa. *(Elle sort.)*

## SCENE V

### LES MEMES, SAUF YVONNE

PERE LIBER. — Ah ! la chère petite, si jeune, et déjà mêlée à toutes nos misères...

MERE LIBER. — Ecoute, Louis, il serait prudent de mesurer tes paroles devant elle, car son cerveau travaille bien trop, il est avide de savoir, et tous ces mots terribles de révolution sociale vont finir par l'obséder, ce qui pourrait avoir des répercussions sur sa santé. N'est-tu pas de mon avis?

PERE LIBER. — J'en conviens, femme, elle est encore bien jeune, mais nous aurons beau faire, si elle veut savoir, elle saura bien sans nous. Ah ! c'est que, vois-tu, et je le dis avec un légitime orgueil, bon sang ne ment pas ! Je souhaite qu'à son heure elle se souvienne des idées que j'ai fait germer en son cerveau, pour qu'à son tour elle puisse les propager autour d'elle à toute occasion. C'est la jeunesse qu'il faut instruire avant tout, car elle est la génération de demain à qui incombera les plus nobles tâches avec, hélas ! peut-être les plus lourds sacrifices...

## SCENE VI

### LES MEMES, PLUS YVONNE ET ELISE, JEAN ET MARCEL

YVONNE, *dès l'entrée.* — Papa, voilà ton infirmière, ainsi que frère Jean et son ami Marcel que nous avons rencontrés en route.

PERE LIBER. — Ah ! toute la fournée, quoi !

ELISE, JEAN et MARCEL. — Bonsoir, bonsoir !

*(Ils serrent la main à tous. Elise et Jean embrassent leur maman.)*

ELISE. — Eh bien ! père, ça ne va pas ?

PERE LIBER. — C'est la fatigue, sans doute, mais j'ai plus mal que d'habitude. Si tu voulais changer mon pansement, Elise ?

ELISE. — Bien sûr, à l'instant ! *(Elle refait le pansement.)*

JEAN, *à son père.* — Tu t'es à nouveau surmené, sans doute. Sois prudent, père, car tu ne feras qu'empirer le mal !

MARCEL. — Jean a raison, papa Liber, vous devez vous ménager.

PERE LIBER. — Oui, oui, je le promets.

ELISE. — Voilà, père, et surtout du repos ! Si cela ne va pas mieux demain, tu devras rester dans ton fauteuil.

PERE LIBER. — Merci ! J'espère que ce ne sera pas nécessaire.

MERE LIBER. — Mais asseyez-vous donc ! *(Elle présente des chaises. Elise et Marcel prennent place. Jean se promène, absorbé.)*

PERE LIBER. — Eh bien mes enfants ! vous savez la triste nouvelle ?

MARCEL. — J'allais vous poser la question.

ELISE. — A-t-on des renseignements exacts sur les événements ?

JEAN. — Pas précisément. Ces choses-là sont toujours présentées d'une façon confuse. Les journaux se contredisent et se démentent réciproquement, et le plus souvent l'on se trouve devant le fait accompli avant de savoir la vérité.

ELISE. — Mais chez nous, à la clinique, j'ai entendu parler déjà de mobilisation !

MERE LIBER, *anxieuse*. — Déjà ! Mais alors, c'est la guerre ! Ce n'est pas possible !

PERE LIBER. — Ne t'affole pas si vite, voyons ! Comme le disait Jean, ces mêmes bruits peuvent être démentis demain, on ne sait encore rien...

*(Yvonne, qui faisait semblant pendant tout ce temps de s'absorber dans ses cahiers, s'est in-*

*sensiblement approchée. Sa mère s'en aperçoit et lui dit:)*

MERE LIBER. — Yvonne, si tu allais faire tes devoirs dans la chambre voisine, tu y seras plus tranquille.

YVONNE, *à contre-cœur.* — Oui, maman. *(Elle rassemble ses cahiers et disparaît lentement.)*

## SCENE VII

### LES MEMES, SAUF YVONNE

MARCEL. — De toute façon, il faut ne pas se laisser surprendre par les événements. En ce qui me concerne, j'aurai vite pris mon parti...

JEAN. — Ah ! Et lequel, Marcel ?

MARCEL. — Je quitte le pays.

ELISE. — Voilà une chose plus facile à dire qu'à réaliser.

MERE LIBER. — En effet, et... où iriez-vous Marcel ?

MARCEL. — Je tâcherais de gagner d'abord la Hollande, puis l'Angleterre.

PERE LIBER. — Mais rien ne dit que la Belgique sera à nouveau choisie comme champ de bataille.

MARCEL. — C'est toujours à craindre... N'est-elle pas alliée militairement à la France ? Et dès lors, nous pouvons nous attendre à être entraînés dans les conflits où ce pays pourrait être engagé demain. Ah ! j'avais bien des illusions lorsqu'en 1914, devant la brutalité des événements, la nécessité de prendre les armes était considérée comme un moyen irréfragable d'en finir avec toutes les guerres...

JEAN, *ironique*. — Oui, c'était pour là dernière...

MARCEL. — Des blagues que tout celà ! Puisque, depuis, des conflits armés ont encore mis aux prises certains pays balkaniques et que des conquêtes coloniales ont aussi ensanglanté l'Afrique. L'horizon actuel est plein de sombres menaces... Aussi, moi qui ai fait la grande guerre, qui puis en parler en connaissance de cause, suis-je convaincu, devant la situation si trouble de l'heure présente, que l'idée de mettre un terme aux guerres par la guerre a fait faillite. Je n'ai plus foi en ce moyen...

PERE LIBER. — Le seul moyen efficace pourtant, serait l'insurrection générale concertée dans tous les pays à la fois.

JEAN. — Mais tu oublies, père, qu'il s'agit d'obtenir cette entente générale au moment psychologique, à la déclaration même de la guerre. Nous ne devons pas ignorer que tous les gouvernements, usant de ruse par des faux et des mensonges de toutes espèces, trouvent toujours le moyen de rejeter les fautes et les responsabilités sur les pays considérés comme ennemis, et les peuples, bernés et trompés, enfiévrés sous l'influence de cette psychose de guerre, n'ont plus l'énergie nécessaire pour réagir contre le fatal courant qui les entraîne...

ELISE. — C'est ce qui s'est passé en 1914.

MERE LIBER. — En effet ! Je me souviens de ces heures tragiques, tout au début de ce beau mois d'août 1914 ! La nature, quelle ironie ! était en fête ! Elle semblait convier les hommes à se rapprocher, à vivre en paix leur courte vie, déjà si âpre pourtant !.. Hélas ! la folie sanguinaire triompha, elle déferla sur le monde avec la brusquerie d'un ouragan, emportant toutes les résistances... Je frémis à l'idée que nous allons

peut-être revivre cet affreux cauchemar !.. Et que faire, que faire ?

MARCEL. — Pour ma part, je ne me fierai plus à ces mauvais bergers qui, avant guerre, nous leurraient d'espérances trompeuses, et qui, le moment venu, trahirent lâchement la cause du prolétariat.

PERE LIBER. — C'est aux ouvriers à montrer plus de prudence dans le choix de leurs chefs politiques et syndicaux. Je crois fermement que si, dans chaque pays, ils parvenaient à élire parmi eux, sortant de leur rang, des ouvriers énergiques, décidés à remplir leur devoir de bons bergers, les dirigeants auraient à compter avec une internationale ouvrière vraiment digne de sa mission historique dans le monde.

ELISE. — Et dans laquelle les femmes pourraient remplir un rôle très efficace.

PERE LIBER. — Parfaitement. J'estime que le rôle de la femme ne doit pas se limiter uniquement au foyer. C'est surtout dans le domaine si complexe qui nous occupe présentement, c'est-à-dire celui ayant trait aux guerres, que l'intervention féminine peut et doit se manifester avec la plus grande vigueur.

MERE LIBER. — Dans quel sens son intervention pourrait-elle être le plus efficace ?

PERE LIBER. — Mais, il y a d'abord l'éducation des enfants. De par leur fonction même, les mères sont le mieux qualifiées à pouvoir les guider dans la voie d'une fraternisation internationale des opprimés de toutes races ; elles doivent s'appliquer surtout à déraciner de leur cerveau l'idée absurde et criminelle de ce préjugé qui consiste à considérer les habitants d'au-delà des frontières de chaque pays comme des ennemis.

ELISE. — La mission des femmes est de montrer

aux enfants la guerre sous sa vraie figure de malfaitrice; qu'elles leur fassent comprendre que la valeur réelle de l'homme est dans son caractère et dans le comportement de sa vie de chaque jour, et non dans les honneurs et la fortune ; qu'elles leur apprennent à se satisfaire d'une vie modeste, mais digne, et à entourer de vénération les hommes qui vouent leur existence à l'amélioration de celle de leurs semblables.

MERE LIBER. — C'est devant les jeunes garçons surtout qu'il faut démasquer la guerre, parce que les plus belliqueux instincts sommeillent dans leur sang. La boue se cache au fond des eaux claires. Un rien suffit à les troubler. Pour montrer aux hommes à vivre en paix, il faut ruiner la réputation de la guerre dans l'esprit des enfants.

MARCEL. — Oui, il y a là toute une éducation à faire, à refaire plutôt car, malheureusement, dès leur plus tendre enfance on bourre le crâne des gosses dans les écoles, qu'elles soient laïques ou libres.

JEAN. — C'est exact ! Voyez les manuels d'histoire, les livres de lecture : ils sont bourrés de récits exaltant les hauts faits d'armes, glorifiant les guerriers et surtout leurs chefs. La musique, les chants, les cinémas, les tableaux et les gravures, les statues, les fêtes patriotiques et les parades militaires, tout est mis en œuvre pour frapper les jeunes cerveaux et y laisser une empreinte qu'on voudrait indélébile...

ELISE. — C'est le même procédé employé par l'église catholique pour dominer les cœurs et les âmes.

PERE LIBER. — Ah ! oui, parlons-en de l'église et de ses soutiens ! Dans le cours des siècles écoulés elle n'a suscité que des guerres, dites de religion, afin d'imposer par la force ses dogmes et d'affermir sa domination sur le monde. Nous connaissons sa tolérance : des

milliers de martyrs sont morts sur les bûchers, au temps de l'Inquisition, pour n'avoir pas voulu abdiquer leur foi en d'autres croyances ; des nobles penseurs, des savants ont payé de leur vie leur opposition aux cultes imposés.

JEAN. — Et, de tous temps, les représentants de cette église ont accommodé aussi leur religion d'universel amour, qu'ils disent ! avec la haine farouche et meurtrière entre frères en Jésus-Christ. Ils ont toujours, ces doux apôtres de l'amour chrétien, annexé le Seigneur de tous les catholiques aux armes, bénies par eux, du capitalisme qui les entretenait, pour faire la guerre des capitaines d'industrie, des banquiers.

MARCEL. — Comment cette flagrante contradiction entre les paroles et les actes de ces soi-disant représentants de Dieu sur terre, n'a-t-elle pas encore dessillé les yeux des masses croyantes, voilà ce qui est vraiment inoui !

ELISE. — Il y faut voir, sans doute, une question d'intérêt avant tout. L'argent, à défaut de la foi, gouverne le monde...

JEAN. — Ah ! l'argent ! voilà un mot bien terrible par ce qu'il représente ! Presque tout le mal qui se commet ici-bas lui est dû, alors que, employé avec discernement, avec l'amour du prochain, il pourrait changer l'existence sur terre en nivelant de plus en plus les inégalités trop grandes. Si toutes les sommes fabuleuses employées pour la dernière guerre, au lieu de servir aux œuvres de mort, l'eussent été pour celles si pressantes de vie, quels résultats n'eût-on pas obtenus ?

MERE LIBER. — Pour couper le mal à sa racine, il faudrait pouvoir supprimer l'argent...

PERE LIBER. — C'est là, en effet, une solution

radicale, mais qui ne trouvera son application que dans une société complètement transformée, dans laquelle le régime capitaliste aura été aboli...

MARCEL. — Et où les hommes seraient devenus des anges !

MERE LIBER. — Ah ! le beau rêve !

MARCEL. — Mais nous nous égarons, à ce que je vois. La réalité est là, brutale, avec la menace d'une nouvelle tuerie... Aussi, si les choses tournent mal, ma résolution est prise...

## SCÈNE VIII

LES MEMES PLUS YVONNE

*(A ce moment, on voit la porte par où Yvonne était sortie s'ouvrir doucement, et l'enfant, sans bruit, sur la pointe des pieds, se glisser derrière un meuble, pour écouter.)*

JEAN. — Nous venons, en effet, de faire ensemble, sans nous en apercevoir, le procès de la guerre et de ceux qui les engendrent. Je crois, avec l'ami Marcel, qu'il est grand temps d'envisager les actes...

MERE LIBER, *inquiète*. — Que veux-tu dire, Jean ? Mais, j'y songe, tu devais prendre du service militaire dans quelques mois, n'est-ce pas ?

JEAN. — Oui, mère.

MERE LIBER. — Alors, tu pourrais bien être appelé plus tôt en cas de mobilisation ?

JEAN. — C'est plus que probable, mais, moi aussi, ma résolution est prise...

*(La mère et Elise, inquiètes, se rapprochent de Jean, Yvonne, derrière son meuble, avance la tête.)*

PERE LIBER, *remuant dans son fauteuil.* — Voyons, Jean, explique-toi, que compte-tu faire dans cette dernière éventualité ?

## SCENE IX

### LES MEMES, PLUS JACQUES

*(La porte du fond s'est ouverte sans bruit et Jacques, sur le seuil, écoute la conversation sans être remarqué.)*

JEAN, *résolument.* — Eh bien ! puisque vous me le demandez, je déclare, avec conviction, *que je refuserai de prendre les armes !..*

MERE LIBER, *effrayée.* — Que dis-tu, Jean !

JEAN. — Oui, mère, reprenant à mon compte les paroles du Christ qui prêcha l'amour et la concorde, et dont tous ceux qui s'en réclament font fi au moment opportun, j'ajoute, avec force, que *je ne tuerai point !*

*(A ces mots, Jacques ferme la porte et se dirige vers le groupe. Yvonne, se blottit derrière sa cachette.)*

ELISE. — Ah ! voilà Jacques !

JACQUES. — Bonsoir, bonsoir ! *(Il embrasse ses parents, serre les mains.)* Mais où est Yvonne ? Il me semble l'avoir aperçue en rentrant.

MERE LIBER. — Pas possible, Jacques, puisqu'elle est à côté occupée à ses devoirs. Je vais la chercher.

*(Appelant avant d'ouvrir la porte.)* Yvonne ! Yvonne !

*(Celle-ci ne répondant pas, la mère ouvre la porte et, inquiète :)*

MERE LIBER. — Mais elle n'est pas là !

YVONNE, *enjouée, passant la tête.* — Coucou !

MERE LIBER, *surprise.* — Tiens ! que fais-tu là, toi ?

YVONNE, *d'un ton dégagé.* — Tu vois maman, je... fais coucou... *(Elle court vers Jacques et l'embrasse.)* Bonsoir grand frère !

JACQUES. — Bonsoir petite sœur ! Toujours bien sage, obéissante ?

YVONNE, *regardant sa mère à la dérobée.* — Oui et... oui !

MERE LIBER. — Je n'ai pas à me plaindre d'elle, seulement... elle est un peu curieuse...

JACQUES. — Bah ! quand c'est pour s'instruire...

YVONNE, *avec vivacité.* — Ah ! tu entends, maman !

MERE LIBER. — Oui, oui, j'entends, mais il faut de la mesure en tout, ma petite. Maintenant, comme je suppose que Jacques, après un long voyage, doit avoir faim, aide-moi à mettre la table.

JACQUES. — Inutile, mère, j'ai mangé en route.

MERE LIBER. — Bien sûr ? Alors, tu prendras bien une tasse de café ?

JACQUES. — Çà, oui, bien volontiers.

*(La mère et Yvonne mettent des tasses pour tout le monde.)*

PERE LIBER. — Alors, mon fils, tu reviens de France ? Tu nous a laissés si longtemps sans nouvelle ?

JACQUES. — Mon intention était de revenir plus tôt, car le chômage sévit de plus en plus là-bas, mais j'en ai été empêché à cause de la pénurie de trains, ceux-ci étant retenus à la frontière...

JEAN. — Ah !

ELISE. — Et pourquoi cela Jacques ?

JACQUES. — Mais... en vue de la mobilisation éventuelle...

MARCEL. — Alors, le danger est sérieux ?

JACQUES. — Je crains bien que oui.

MARCEL, *irrité*. — Nom de Dieu !

Mère LIBER. — Non, je n'y puis croire, ce serait abominable !

PERE LIBER. — Ne nous alarmons pas, tout espoir n'est peut-être pas perdu.

ELISE. — Souhaitons-le ardemment.

JACQUES, *à Jean*. — En entrant, tantôt, j'ai entendu tes dernières paroles, Jean, et, ma foi, j'en suis resté atterré ! Ce n'est pas sérieux, dis, ce que tu comptes faire là ?

JEAN, *avec conviction*. — Mais très sérieux, au contraire !

JACQUES. — Tu ne peux faire cela, frérot.

JEAN. — Pourquoi ?

JACQUES. — Parce que ton acte, aux yeux des dirigeants de l'heure, serait considéré comme de la lâcheté, et que, pour frapper l'esprit de ceux qui auraient l'intention de t'imiter, l'on te jugerait sommairement devant le conseil de guerre.

MARCEL. — Ce qui entraînerait certainement ta condamnation à mort !.. Aussi, moi qui ai mon dégoût de la guerre, après ce que j'en ai vu et souffert, tenterais-je plutôt la chance de m'y soustraire par la désertion.

JEAN. — C'est déjà très bien, Marcel, mais, moi, je ne puis me contenter de cette demi-mesure.

PERE LIBER. — En admettant, Jean, que tu soies bien résolu à ne pas marcher, tu pourrais tout de même essayer, comme Marcel, d'y échapper en quittant le pays.

JEAN. — Ce n'est pas là mon intention.

MERE LIBER. — Mais, est-ce que la loi ne permet pas d'invoquer des scrupules de conscience ?

JEAN. — Elle s'en gardera bien, mais c'est ce que je compte quand même faire, mère, car, en somme, la désertion m'expose aussi bien au conseil de guerre que le refus pur et simple.

MARCEL. — Si tu n'y réussis pas, oui, mais j'estime que la chose mérite d'être tentée.

JACQUES. — Jean, réfléchis encore, ne te laisse pas emporter par des résolutions trop brusques, en coup de tête. Songe aussi à l'anxiété et aux souffrances morales que tu laisserais derrière toi, pense à tes vieux parents surtout...

JEAN. — Jacques, il est des moments dans l'existence où il faut pouvoir dominer ses sentiments filiaux, si pénible que cela puisse être. Rien de grand, de noble ne s'accomplirait s'il fallait s'arrêter toujours aux considérations familiales.

MARCEL. — Tout cela serait très bien si l'on était certain d'obtenir des résultats tangibles, mais je crains, vraiment, que ce sacrifice le soit en pure perte.

JEAN. — Si sacrifice il y a, je ne le considère pas au-dessus de ceux, innombrables, qui s'accomplirent et s'accomplissent, à chaque seconde, dans l'histoire émouvante de la vie des travailleurs.

PERE LIBER. — Jean, tu connais mon dévouement à la cause ouvrière, mais là, franchement, ce n'est pas à ton âge, quand toute une vie d'action s'ouvre encore devant toi, qu'il faut ainsi, délibérément presque, quitter les rangs !

JACQUES. — Tu n'as pas vingt ans, frère, et si, comme j'en suis persuadé, tu te décides, après mûres réflexions, à abandonner ton malheureux projet...

JEAN, *interrompant, avec force.* — Ma détermination est prise, je ne puis plus y revenir ! Toutes vos objections ne pourront me faire changer d'avis ! *(Il marche fiévreusement et s'anime.)* Ecoutez ! *(Mouvements anxieux autour de lui. La mère surtout est très attentive, elle en oublie Yvonne qui ne perd pas une parole.)* Vous avez vécu l'époque terrible de la récente guerre, vous en connaissez l'affreux bilan : un formidable amoncellement de millions de cadavres, des millions de mutilés, des ruines sans nombre, des milliards et des milliards engloutis... Et que constatons-nous de nos jours, après cette guerre qui devait être la dernière : une détresse universelle, le chômage, et la misère installée aux foyers. Quels sont donc les responsables de toutes ces calamités ? D'où vient le mal ? D'où vient que, quelques années après l'immonde tuerie, une nouvelle conflagration générale menace dans le vieux monde ? La cause essentielle en est, incontestablement, dans le régime abject que nous subissons : le régime capitaliste dans lequel règne le capital financier organisateur de guerres de brigandage. Et comment ce régime se maintient-il ? Il s'est associé d'abord le concours de la religion, cet opium du peuple qu'elle endort pour mieux le dominer. Avec l'argent, qui achète tout, même les âmes, le capitalisme a créé le militarisme qui soutient par la force armée ses institutions et ses privilèges. Cette néfaste trilogie : capitalisme, religion et militarisme, forme donc

la base de la société actuelle. Suffira-t-il, pensez-vous, de renverser cette trilogie pour instaurer une société meilleure, à l'abri des calamités actuelles ?

PERE LIBER. — Je le pense, Jean, et je crois les peuples capables, dans un avenir peu lointain, de rebâtir sur le vieil ordre social renversé la cité de leur rêve.

MARCEL. — Ils possèdent pour eux la force, mais ne savent s'en servir...

JEAN. — Précisément, Marcel, et c'est là le point capital à envisager. Nous sommes tous d'accord qu'une transformation est nécessaire, mais où nous différons, où le désaccord entre les hommes qui y œuvrent est le plus complet, c'est à savoir les moyens à employer pour réaliser cette transformation. Et le plus urgent consiste, à mon avis, dans la lutte directe contre la guerre et l'organisation de la paix. De tous temps des systèmes et des méthodes multiples ont été préconisés à cet effet, la plupart ayant recours à la violence.

PERE LIBER. — Le dénouement de la lutte engagée contre le régime capitaliste dépend uniquement du rapport des forces en présence.

JACQUES. — Il faut gagner les masses à la conscience des forces qu'elles représentent.

JEAN. — Très juste ! Mais tout réside à savoir comment les employer, et c'est surtout sur ce point que je veux attirer votre attention. A mon avis, l'emploi de la force brutale ne pourra résoudre cette question. Rien de durable n'a jamais été obtenu par ce moyen, car la violence appelle la violence, et ainsi se perpétuent guerres et révolutions sanglantes. Est-il admissible que le genre humain continue à s'entr'égorger de la sorte ?

ELISE. — Quels autres moyens efficaces pourrait-on donc employer ?

JEAN. — Il y a d'abord, et surtout, celui qui m'a dicté mon inébranlable résolution, c'est-à-dire : refuser, pour des motifs de conscience, de prendre les armes !

YVONNE, *comme malgré elle, subitement.* — Refuser de faire la guerre, comme j'ai dit à maman !

*(Tous, interloqués, regardent Yvonne. La mère, seule, ne détourne pas la tête et dit, comme en elle-même, lentement :)*

MERE LIBER. — Oui, de la bouche des petits, la grande vérité !

JEAN. — Je considère cet acte, si simple pourtant par lui-même, comme le plus grand geste révolutionnaire qu'un homme puisse accomplir !

JACQUES. — Mais tu seras seul, ou à peu près, à l'exécuter !

JEAN. — Je ne crois pas. Il existe, dans différents pays déjà, des associations résolues à des actes analogues. Mais ce n'est pas tant le nombre qui importe au début, que le geste lui-même. Il faut des exemples !

PERE LIBER. — Je veux bien admettre que ce sacrifice puisse contribuer à faire réfléchir, mais il ne peut constituer à lui seul un moyen propre à abolir les guerres, à moins qu'il ne soit généralisé, ce que je ne crois pas possible.

JEAN. — L'insurrection armée n'offre pas plus de possibilité de généralisation. En 1914, elle n'a même pas été tentée. Pas plus les socialistes, malgré l'existence de leur grande Internationale, que les soi-disant chrétiens avec leur religion dite « universelle », n'ont eu le geste respectif qu'il fallait pour empêcher la catastrophe.

MARCEL. — Chaque pays invoquait le droit et le devoir de se défendre...

JEAN. — Ah ! oui, la grande duperie qui se cachait sous ces mots ! Mais cette déclaration hypocrite, à laquelle les malheureux peuples se sont laissé prendre, ne disait pas qu'il s'agissait, en l'occurence, d'une guerre *impérialiste*, dans laquelle les soldats ne servaient que les intérêts *capitalistes* de chaque pays. Si la classe ouvrière comprenait cela exactement, le principe de la défense nationale *dans le régime capitaliste* n'aurait plus de sens pour elle, pas plus qu'elle ne pourrait faire de distinction entre une guerre d'agression et une guerre défensive.

ELISE. — Voilà une mise au point très juste et qu'il conviendrait d'expliquer particulièrement aux travailleurs. Maintenant, ne pensez-vous pas qu'il serait temps, en matière de conclusion, de fixer les idées sur les directives générales à prendre devant l'imminence du danger qui nous menace.

MERE LIBER. — Oui, il serait temps, en effet, car j'ai la tête en feu !

JACQUES, *légèrement insinuant*. — Je comprends ça, mère, car ton fils Jean n'a pas fini de te mettre à l'épreuve !

MERE LIBER. — Oh ! mais j'y résisterai ! Jean a dit des choses bien troublantes auxquelles je n'avais jamais pensé auparavant.

JEAN. — D'ailleurs, ce ne sera pas long. Devant les possibilités d'un nouveau conflit, il s'agit, avant tout, de faire entendre la protestation véhémente des éternels sacrifiés. Organisons immédiatement parmi les travailleurs des comités d'action pour la lutte contre la guerre. Elaborons un programme qui comportera les points

essentiels de cette lutte, c'est-à-dire : le refus de tout appui à n'importe quel conflit armé ; la cessation immédiate de la fabrication et du transport de tous les engins de guerre ; le désarmement total et contrôlé par les ouvriers ; enfin, arme efficace et pacifiste : la grève générale des bras croisés. Il va sans dire que pour arriver à réaliser ces actions capitales, s'impose conjointement une énergique organisation du désarmement moral, c'est-à-dire le désarmement des cerveaux. Faisons ce qui réussit si bien à la classe capitaliste pour des buts opposés aux nôtres : frappons les cerveaux ! Montrons leur l'horreur des massacres en employant tous les moyens. Par la parole, les chants, la musique, les arts, affirmons énergiquement notre hostilité catégorique et inlassable à la guerre. Et surtout, tâchons de redresser dans le cerveau des enfants et des jeunes gens les déviations de toutes sortes subies dans les écoles.

Voilà, en résumé, notre mission. A chacun d'y contribuer dans la mesure de ses moyens et de la somme de sacrifice dont il se sent capable de faire preuve. Pour ma part, je vous ai dit ma résolution : quoi qu'il advienne, *je ne veux pas verser dans le crime, je ne veux pas être un assassin, je ne tuerai point !!!*

MERE LIBER, *se levant, avec émotion.* — Mon fils... malgré l'angoisse que suscite en mon cœur de mère ta ferme déclaration, je ne puis m'empêcher de louer ton noble courage ! Sache donc... malgré tout ce qu'il m'en devrait coûter... que ta mère saurait, le cas échéant, se montrer digne du grand sacrifice que tu t'imposerais !..

JEAN, *lui prenant les mains, avec effusion.* — Ah ! merci, mère, merci !

YVONNE, *s'interposant, crâne.* — Vive la Paix ! A bas la guerre !

PERE LIBER. — Entendez-vous ça ! *(Avec fierté.)*

Quand je vous disais que bon sang ne peut mentir ! *(Se levant.)* Maintenant, mes enfants, il s'agit de se mettre à l'œuvre, chacun selon ses conceptions, bien entendu... J'ai songé, pendant que Jean nous exposait tantôt les moyens propres à éduquer les peuples, que nous pourrions organiser au plus tôt, avec l'aide d'un groupe dramatique et quelques bons chanteurs, une soirée de propagande consacrée uniquement à des œuvres contre la guerre. Qu'en pensez-vous ?

MARCEL. — Excellente idée ! Père Liber.

JACQUES. — En effet ! Mais, j'y pense aussi, Marcel a une bonne voix, c'est déjà un élément tout trouvé !

MARCEL. — Vous pouvez comptez sur moi. Tenez, en parlant de chansons, il m'en souvient d'une, celle de ce pauvre Raymond, notre bon et jeune camarade à tous.

YVONNE. — Moi je ne l'ai pas connu, mais j'en ai toujours entendu parler.

MERE LIBER. — C'est sa « Madelon », Marcel, que tu veux nous rappeler ?

MARCEL. — Précisément, cela même ! *(Il chantonne :)* Quand les canons auront passé nos portes... *(Puis s'arrête, ému, et dit :)* Qui eût pensé que trois mois après que, timidement, il nous la chanta ici, il s'en irait les « pieds devant », comme dit le poète, victime des privations, comme tant d'autres... Il avait vingt ans ! *(S'adressant plus particulièrement à Jean :)* Lui aussi, dans la simplicité de son cœur, s'était dressé impuissant, et durant *toute* la guerre, contre la bêtise universelle. On le lui fit bien payer ! Quand enfin vint l'heure des lauriers ; quand par la musique et les chansons on chercha à donner un air de fête au couronnement du

massacre ; au moment où cette entraînante « Madelon » apportait la note pimpante et galante à ce qui n'avait été jusque là qu'une marche à la mort, notre ami, sentant toute l'emprise de cette chanson alerte sur la masse, en modifia les paroles. En quelques rimes naïves et maladroites, il traduisit, comme il put, ses rêves généreux... Pauvre type, va !..

YVONNE, *qui a passionnément suivi ce récit.* — Et tu la connais, ami Marcel, cette chanson, tout à fait ?

MARCEL. — Bien sûr, ma petite Yvonne, cela t'intrigue, hein ?

YVONNE. — Oh ! oui dis ! Veux-tu la chanter pour moi ?

MARCEL. — Mais... chérie... tu me demandes de chanter en ce moment... où...

JEAN, *fiévreux.* — Eh bien ! pourquoi pas, Marcel ? Est-ce que les patriotards et les chauvins ne chantent pas, eux, pour s'exciter et nous exciter surtout aux tueries? La mobilisation ? Mais c'est à ce moment de clamer nos chants de Paix et d'Espérance ! Allons ! « vas-y » mon vieux ! De tout ton cœur ! Nous sommes avec toi !

*(Tous, enfiévrés par l'exaltation croissante de Jean, se départissent de l'attitude de tristesse prise au début, et se levant, crient :)*

— Oui Marcel ! chante ! « vas-y » !

*(Marcel se lève et chante avec force, tandis que le dernier refrain est repris en chœur.)*

## Quand les canons passent...

*(Air de la Madelon.)*

I

*En temps normal, demandez donc à un homme :*
*« Etes-vous partisan ou non de la paix ? »*
*S'il est chrétien, il vous répondra :« En somme,*
*En bon croyant, moi, la guerre, je la hais ! »*
*Mais quand celle-ci un jour éclate,*
*Ce faux chrétien va s'écrier,*
*Sans que personne s'en épate :*
*« Nos ennemis il faut tuer ! »*
*Et cette loi du Christ : « Point tu ne tueras ! »*
*Sans honte et sans remords il la profanera !*

Refrain

*Quand les canons passent devant ma porte,*
*Je voudrais briser affûts et caissons !*
*Puis je voudrais dire à la cohorte*
*Un discours à la façon*
*De ceux qui toujours ont guidé les hommes*
*Vers un avenir au large horizon,*
*Pour que les malheureux que nous sommes,*
*Nous vivions à jamais sans canons !*

II

*Jusqu'à présent, il en est ainsi sur terre,*
*Ce triste atome dans l'univers jeté...*
*Les hommes croient qu'ils ne peuvent sans la guerre,*
*Loin de la haine, vivre en bonne fraternité...*
*Au lieu de suivre leur conscience,*
*Ils écoutent les grands sermons*
*De ceux qui croient, quelle inconscience !*
*Qu'aveuglés tous ils resteront*
*Par les mots de Patrie, de Gloire et d'Honneur !*
*Tous ces grands mots pompeux qui cachent tant*
*[d'horreur !*

Refrain

*Quand les canons auront passé nos portes,*
*A nos enfants faisons tous la leçon.*
*Pour qu'un jour les haines soient mortes,*
*Développons leur raison.*
*C'est ainsi qu'on établira sur terre*
*Le doux règne de justice et d'amour,*
*Et que finiront toutes nos misères*
*Dans la Paix, sans canons, pour toujours !*

PERE LIBER. — Bravo ! Ces paroles simples réconfortent et contribuent à l'idée de Paix. C'est bien !

ELISE. — Et toi, mère, te souviens-tu encore du *Cri d'une Mère* ?

MERE LIBER. — Mais certainement, je pense bien ne l'oublier jamais !

JEAN. — Alors, chante-nous ça !

*(Mère Liber chante et est très applaudie.)*

YVONNE. — Bis ! Bis ! Chante encore le dernier couplet, maman ?

*(La mère s'exécute.)*

JACQUES. — Et pour finir, je propose que père nous entonne le *Forgeron de la Paix.*

TOUS. — Oui ! Oui !

PERE LIBER. — Je veux bien. *(Il chante.)*

*(Pendant les applaudissements, on entend soudain, dans le lointain, une grande rumeur confuse de musique et de chant qui se rapproche insensiblement et finit par éclater sous les fenêtres de la rue. C'est le peuple qui manifeste en accompagnant la musique qui joue une marche. Au pre-*

*mier bruit, Yvonne s'est précipitée à une fenêtre et crie:)*

YVONNE. — Les voilà ! Les voilà !

PERE LIBER. — C'est le peuple qui manifeste déjà !

*(Tous courent aux fenêtres qu'ils ouvrent. On entend, du dehors, des appels et des cris :)*

— Père Liber ! Jean ! Marcel ! A bas la guerre ! Vive la Paix !

TOUS *répondent.* — A bas la guerre ! Vive la Paix !

JEAN, *avec force.* — Notre place est à la rue ! Rejoignons-les !

*(Il se précipite dehors, suivi de Marcel, Elise et Jacques.)*

*(Pendant toute cette scène, ces derniers personnages devront montrer une fièvre croissante, gagnés qu'ils sont par l'exaltation de Jean, et qui justifiera leur départ précipité.)*

## SCÈNE X

PERE ET MERE LIBER, YVONNE

*(La mère Liber et Yvonne montrent leur désir de sortir, mais hésitent. Le Père s'en aperçoit et dit :)*

PERE LIBER. — Eh bien ! vous n'y allez-pas, vous deux ?

MERE LIBER. — Mais... tu vas rester seul ?

PERE LIBER. — Ça ne fait rien, femme !

YVONNE. — Et puis, nous reviendrons bientôt, papa !

PERE LIBER. — Mais oui, mais oui...

*(La mère et Yvonne sortent.)*

## SCENE XI

PERE LIBER, *seul.*

*(Il se remet à la fenêtre, prend son mouchoir et l'agite vers la foule qui l'acclame :)*

— Vive Père Liber !

*(Pendant que la musique s'éloigne, Père Liber, en proie à une vive émotion, regagne péniblement son fauteuil et éclate en sanglots...)*

*Le rideau tombe lentement...*

Imprimerie J.
45. r. Sans-So

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2388
R275J4

Robyn, Jean
Je ne tuerai point!